

VITE

34, Rue Tupin

LYON

# L'Avant-Garde

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

BOITE

92, Rue Mercière

LYON

ABONNEMENTS : Un an, 10 fr. ; trois mois, 2 fr. 50 c. — Au Bureau des journaux, 34, rue Tupin, Lyon.

M. Émile LAMBRY commencera samedi prochain une Revue humoristique du Salon de 1869.

## TUS PROPOS

D'UN FRANC-TIREUR

### Miracles et Mystères du moment.

Il en est des journaux comme des humains. La fortune sourit aux uns et dédaigne les autres ; les uns sont chauceux et les autres guère ou pas. J'appelle, moi, un journal chanceux (à la Cour on dirait *chanceux*) celui auquel par un prodige plus insigne que la multiplication des cinq pains de l'Evangile, il est permis et profitable de se vendre un sou quand il coûte à ceux qui le fabriquent treize centimes. Un certain nombre de nos confrères sont à l'heure présente en possession de cette faveur du sort.

Paris et quelques grandes villes présentent maintenant de ces officines de miracle d'où sortent, pour la plus grande jubilation des pauvres d'esprit et le plus grand tintouin intellectuel des septiques, des feuilles scientifiques, littéraires, financières, fort convenablement assaisonnées de chroniques, et pardessus le marché politiques et timbrées. Le tout à raison de cinq centimes, un sou le numéro ! Et même à moins, car les marchands qui détaillent au public, à ce prix infime ces journaux prodigieux, y trouvent leur bénéfice !

Ma foi, explique qui pourra cette chose surnaturelle ; quant à moi j'y perds mon français, mon latin, mon auvergnat, toutes les langues que je sais ou crois savoir et jette par dessus le marché ma propre langue au chat d'Anastase. L'Avant-Garde se prosterne devant les mystères impénétrables de la faveur divine qui élève qui il lui plaît. Elle admire ses heureux confrères miraculisés. Mais méfiant à l'endroit de toute thaumaturgie, elle ne les envie pas et ne souhaite nullement de se voir admise au nombre de ces *vases d'élection* (style des litanies) à l'avantage de qui les règles de l'arithmétique ont été renversées, — la soustraction prenant le rôle de la multiplication...

En vérité, non, l'Avant-Garde ne porte nulle envie à ces privilégiés. Non pas qu'elle suppose que le miracle soit apocryphe et qu'il y ait là dessous truc ou rouerie quelconque, mais pour demeurer conséquente à ses principes qui comportent, — on le sait — l'antipathie du surnaturel. Et pourtant !...

Avec quel enthousiasme, affranchie du bâillon légal qui lui restreint la libre parole, elle entrerait dans l'arène de la discussion politique ! La politique est à cette heure dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons — et à plus forte raison dans le vin.

La vigne est de sa nature fort encline à politiquer et prétend payer assez grosse patente pour en avoir le droit et même tous les droits. Son fils Jean Reisin est tantôt un vieux rouge qui grogne contre l'impôt, tantôt un malin blanc qui prêche la « décentralisation » et son petit-fils le citoyen Gros-Bleu a les plus désespérantes tendances socialistes.

Or, disions-nous, la politique est dans tout. Elle tourbillonne dans les fumées de l'exécrable tabac que nous vend la régie ; elle s'élève du fond des bocks avec la mousse de la liqueur de Cambrinus. Vous politiquez chez vous, dans la rue, aux champs, en wagon. Vous politiquez en dansant, Nous politiquez en aimant... Les moutards qui viendront au monde dans neuf mois d'ici seront tous des capacités politiques de la force de Machiavel ou de M. Ferras !

Ce cher M. Ferras ! Dire que nous voudrions tant célébrer son éloquence et qu'à notre première exclamation, la loi mettrait un terme à notre lyrisme !... dire que nous qui brûlons d'offrir des secours (ceux de nos lumières) au *Salut Public* et au *Courrier de Lyon* cherchant deux hommes dans une agglomération de trois cent vingt mille citoyens, nous ne pouvons offrir à ces respectables, mais peu clairvoyants confrères notre pauvre petite lanterne pour les aider à leur perquisition ! Dire que, faute de nous peut-être, ils ne trouveront pas leurs deux hommes, et s'en reviendront bredouilles de leur chasse au candidat !

Allons, prenons en notre parti, et puisqu'il ne nous est pas licite de parler de ces choses-là tout notre sou —

comme aux vases d'élection de tout à l'heure — puisque le miracle du franc-parler politique à cinq centimes ne nous a pas été octroyé, servons à nos lecteurs ce qu'on peut leur servir pour deux sous...

Disons d'abord et proclamons hautement que le concours régional qui vient d'avoir lieu dans notre ville a été chose ratée de tout point. Ratée dès le principe faute de publicité intelligente ; — ratée en tant qu'exhibition à cause des mesures maladroites et vexatoires prises par les ordonnateurs qui semblaient n'avoir en vue qu'un seul objectif : le guichet et son pressoir à monnaie ; — ratée en tant qu'opérations des jurys, qui ont fait crier comme cela ne s'était jamais ouï même lors de la Grande Universelle ; — ratée en tant que comme distribution de prix, laquelle a été maussade ennuyeuse et glaciale comme on n'a pas d'idée.

A qui la responsabilité de ce fiasco et de ces mécontentements ? Paris en accuse Lyon qui renvoie la balle à Paris... Au dire de plusieurs, ce ne serait la faute ni de la centralisation bureaucratique et routinière d'une part, ni du défaut d'initiative et d'activité de l'autre, mais bien la faute de la politique et des élections, qui absorbent toutes les préoccupations et en dehors desquelles rien ne compte...

Quand je vous le disais ! Cette politique, ces élections, on les fait intervenir partout, réagir sur tout. Que tout à l'heure je trouve un cheveu dans mon potage, gageons, si j'interpelle le garçon qu'il me répondra : Oh ! monsieur, que voulez-vous ? en temps d'élections ! Le chef est pour M. Jules Favre et son aide pour le citoyen Raspail ; ils se seront probablement flanqué une peignée au-dessus de la marmite !...

Je viens de recevoir par la poste un imprimé assez facétieux. C'est un catalogue de la maison Bonimenti, Graine de Niais et C<sup>e</sup>.

Cette maison fait, à ce qu'il paraît, la commission pour l'article candidature. Elle offre à ses clients un assortiment on ne peut plus riche de métaphores, allégories, trucs, poncifs et clichés de circonstance.

Voici un extrait du catalogue en question :

— « Hydres de l'Anarchie » des mo-

dèles les plus variés et les plus fantastiques. Cette Hydre se vend avec ou sans Caverne. Nous conseillons l'accès-soire de la Caverne. Quand l'Hydre en sort, c'est fort émouvant ; quand elle y rentre c'est on ne peut plus rassurant.

— « Spectres Rouges. » Cet article fait toujours grand effet, surtout quand on l'agit sur le fond noir d'un *Horizon Révolutionnaire* sillonné de *Sanglants météores*.

— « Mauvaises Passions. » Article très-recommandé. On ne saurait trop exhiber les mauvaises passions ; elles meublent admirablement un paysage représentant les *Bas-fonds de la Société* que le peintre décorateur de la maison Bonimenti, Graine de Niais et C<sup>e</sup> excelle à retracer.

— « Le Char des Factions. » entouré des *Jours Néfastes de notre Histoire* et naviguant sur la *Mer Orageuse des Partis* ; composition d'une puissance irrésistible. Peinte sur verre et mise dans une lanterne magique éclairée par la *Torche des Discordes Civiles*, elle produit un effet de fantasmagorie merveilleux. (N. B. L'Hydre de l'Anarchie annoncée plus haut peut s'atteler au *Char des Factions*. Le harnais en sus fait une légère différence).

— « Le Volcan des Révolutions » en pleine éruption et vomissant la lave. Beau travail et très-compliqué, on voit la lave saper les *Bois de l'Edifice de l'Ordre Social*. A un moment donné, le fondement de l'Edifice se retourne avec fracas. Puis une mélodie suave se fait entendre et on voit apparaître une *Main Auguste* qui remet ce fondement en place. — Mécanisme garanti — avec musique.

Suit une longue nomenclature d'articles de moindre importance : des *Sagesse*, des *Sollicitudes*, des *Prévoyances* munies de très-beaux adjectifs ; puis la série des *Prosperités Croissantes*, des *Avenir Radieux*, de *Hautes Destinées*, des *Grandeurs du Pays*, etc., etc., etc. Enfin un stock de bibelots oratoires tant soit peu démodés et défranchis, ayant trait à la gloire militaire et, qu'en raison de leur dépréciation on cédera à des prix doux ; puis *Gloires* et *Victoires*, *Lauriers* et *Guerriers*, *Frrrançais* et *Succès*.

Le déballage de la maison Bonimenti, Graine de Niais et C<sup>e</sup> va commencer. Entrrez !... Faites-vous servir !... et dzing et boum, et tchinn lai la ! — En avant la musique !

GUILLLOT.

## PHYSIOLOGIES MUSICALES

X

### LE CERCLE CHORAL LYONNAIS

Directeur : CHAMBON.

#### Historique.

C'est vers 1837 que fut fondé le *Cercle choral Lyonnais* ; pourquoi ? comment ? Chambon (ne pas prononcer Jambon), Chambon voulait faire de l'art et comme à cette époque les commerçants gagnaient tant d'argent qu'aujourd'hui, bien que le commerce allât aussi mal, il n'eut pas de peine, négociant qu'il était, à organiser une petite société, et de fort bonne société. Entre autres avantages, elle renferme pas mal de dames de tout âge, depuis la fleur jusqu'à la maturité ; le côté des hommes est composé d'employés de fabrique, qui savent tenir leur rang, et regardent du haut de leur grandeur les autres orphéons, dont les membres ne sont que de simples ouvriers qui connaissent la musique, car, il faut le dire, eux la connaissent fort peu. D'ailleurs Chambon (ne pas prononcer Jambon), en vrai commerçant qu'il est, ne sait lire que la musique en chiffres, et ses élèves ont la politesse de n'être pas plus forts ; en somme, comme musicien, la principale qualité de Chambon (ne pas prononcer Jambon) est d'être poète ; on lui attribue contre la *Lyre Lyonnaise* un pamphlet rimé, désigné sous le titre de la *Chanson de la Veste*.

#### Renseignements.

Le *Cercle choral Lyonnais*, en sa qualité d'orphéon tout-à-fait bourgeois, ne fait pas tout-à-fait comme les autres ; ainsi, s'il a racroché une médaille d'or à Saint-Etienne et à Grenoble, il a remporté une veste des mieux conditionnées à Montpellier, une autre veste encore mieux conditionnée à Chalon, et plusieurs autres vestes de mieux en mieux conditionnées, mais tellement innombrables que je ne les énumérerai pas ici. D'ailleurs, la société qui, entre parenthèses, possède un vaste local, rue Sainte-Catherine, est en pleine décadence, et elle serait déjà tombée en ruine si Chambon (ne pas prononcer Jambon), qui est négociant, ne recrutait pas chaque année une foule de comités de fabrique et des demi-selles de magasin, à seule fin d'occuper le susdit local en attendant la fin du bail.

Voilà ce que c'est d'avoir un directeur négociant.

ALPHA-OMEGA.

## LETTRES ANGLAISES

N° 4.

Messieurs les Français,

Je vais encore vous parler de votre singulière religion et des singulières façons dont vous la pratiquez.

Vous me direz sans doute que je deviens fastidieux ; vous me comparez probablement à un rouleau d'orgue qui

## Feuilleton de l'Avant-Garde.

### MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit (1)

#### PROLOGUE

### LA MÈRE GUY

IV

Le Maire de Lyon.

(Suite).

Subitement, entre ces deux hommes, la situation avait changé de face.

— Où voulez-vous en venir, demanda Defargues.

— Vous allez voir. Vous servez le roi, non pas par conviction mais parcequ'il est le plus fort : vous le servez, comme vous servirez demain Bonaparte si ma logique est assez forte pour

vous prouver qu'avant un mois l'empereur sera rentré aux Tuileries.

Defargues eut un mouvement de surprise.

— Calmez-vous, je suis sûr de mes arguments, dit Mouton en continuant, je vous en prie, mon cher Defargues, ne m'interrompez pas et prêtez-moi toute votre attention, elle m'est nécessaire.

— Je vous écoute, fit Defargues inquiet.

— Selon vous la loi du plus fort est toujours la meilleure ; vous êtes ambitieux ce qui est une belle qualité, quand la fidélité marche de pair à compagnon avec elle ; vous faites du zèle parce que vous croyez que votre maître le sera encore demain, détrompez-vous ; — du reste vous savez bien que non — j'aurais peut-être pour vous décider des moyens infallibles.

— Lesquels ? demanda Defargues.

— Oh ! presque rien, rassurez-vous, seulement votre correspondance qui s'est un peu trop éparpillée et qui m'a bien prouvé que je n'étais pas seul à croire que le règne des Bourbons serait de peu de durée.

Defargues eut un tressaillement nerveux qui le fit bondir sur sa chaise.

— Vous avez pris vos précautions il n'y a pas

de mal à cela, dit Duvernet, d'un ton presque moqueur vous voyez que j'ai assez en poche pour vous faire fusiller et que dans votre intérêt comme dans le mien il faut qu'avant peu l'empereur soit rentré triomphant dans sa bonne ville de Paris.

— Mais ces lettres ? dit Defargues.

— Ces lettres, je les ai.

Le maire fit un mouvement.

— Pas sur moi, mais vous pouvez être tranquille, je n'en userai pas. Aussi bien nous pouvons nous entendre autrement et je suppose que vous n'avez pas pour cela aucune répugnance.

— Taisez-vous, Monsieur, si l'on vous entendait.

— Ah ! vous avez déjà des craintes. C'est bon signe, un homme qui a peur est un homme à moitié convaincu en politique du moins ; j'espère bien être assez habile pour achever de vous persuader et ce ne sera pas long.

Le général, toujours impassible, continua, mais en baissant la voix.

— Vous êtes une créature de Napoléon 1<sup>er</sup> à qui vous devez toute votre position, il ne tient qu'à vous de vous élever encore.

— Que faut-il faire ?

— J'ai en poche un papier signé de la main même de l'empereur, qui vous fait chambellan de l'empire à partir du jour où Bonaparte aura reconquis son trône.

— Mais qui m'assure que l'empereur ?...

— Vous avez des doutes, fit Defargues, c'est mal, mais j'ai entrepris votre conversion je veux aller jusqu'au bout, lisez donc cette lettre du duc de Raguse, dit Mouton-Duvernet en tendant un papier au maire de Lyon.

Ce dernier voulut le prendre.

— Un instant, mon cher Defargues, vous n'avez pas besoin de se fâcher et de tenir ce papier pour le lire.

Defargues lut avidement.

— Êtes-vous tout-à-fait convaincu cette fois.

— Je suis à vous.

— Très-bien, alors, vous voyez qu'il n'est pas besoin de se fâcher et qu'entre gens d'esprit comme nous on finit toujours par s'entendre. Maintenant, mettez-vous à votre bureau et signez moi de votre plus belle main un laissez-passer cela m'est nécessaire.

Defargues s'avança vers son bureau.

Midi sonnait à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville quand le général Mouton-Duvernet libre comme l'air et soigneusement enveloppé dans son manteau, descendait les marches de l'hôtel, et se dirigeait allègrement du côté du quartier Saint-Georges où il logeait à l'hôtel du Cornard.

Le maire Defargues était resté dans son fauteuil, encore tout pétrifié de ce qui venait de se passer. Tout-à-coup il bondit comme un par un ressort. Corneau était derrière lui.

— Ah ! ça, nous travaillons donc pour l'empire maintenant.

— Tais-toi, malheureux.

— Je veux bien, répondit Corneau, si nous nous entendons.

V

#### L'auberge du Cornard.

En sortant de l'Hôtel-de-Ville, Mouton-Duvernet, avait pris, comme nous l'avons dit, le chemin du quartier Saint-Georges.

Au milieu de la place des Terreaux, il se croisa avec deux hommes, dont l'un l'avait considéré fixement un instant. Mais, le général entièrement absorbé par ce qui venait de se passer devant lui

(1) Lire le commencement de ce feuilleton dans le numéro 12 de l'Avant-Garde (14 mars) et dans les n°s suivants.

n'a qu'un air, et qu'une main lourde et maladroite tourne éternellement. Moi, je vous répondrai pour ma défense que, vu la grande distance qui sépare vos actes de vos paroles, vous êtes un peu comme ces poltrons qui ont besoin de répéter souvent des refrains guerriers pour se donner du courage. Ou, pour me servir d'une comparaison plus honnête, je vous dirai que, pour battre le blé, il faut donner de nombreux coups de fléau sur la même gerbe. Ma plume est un mauvais outil, j'en conviens : elle a besoin, comme votre fléau, de frapper à coups répétés pour faire sortir tout le froment de mon esprit.

Depuis que j'ai eu l'occasion de vous écrire, voulant contrôler mes premières observations, je suis allé chaque dimanche dans une église catholique et, sous plus d'un point de vue, j'y ai été étonné, scandalisé — mais toujours instruit de quelque chose.

La première fois que j'y suis entré, j'ai été frappé du milieu dans lequel on s'y trouve : un demi-jour ménagé avec art et tamisé par des vitraux aux nuances douces ; de grands arceaux qui semblent ne toucher la terre que pour s'élever vers l'idéal ; de nombreux cierges qui brillent sans éclairer, au milieu de nuages de parfums ; les notes doucement vibrantes de l'orgue qui vont chercher des échos mourants dans chaque angle et s'amortissent dans les ondulations de la foule courbée ; des tableaux où des anges beaux comme des rêves adorent des femmes belles comme eux ; des enfants en longs vêtements blancs glisser comme des personnages de vision ; des prêtres couverts d'or et élevant des disques rayonnés de pierreries... tout cela vous jette dans une sorte de stupeur extatique qui ne vous élève pas, mais qui vous enlève aux pensées de la vie humaine, et vous ouvre l'esprit au point juste où il faut qu'il le soit pour entendre, sans étonnement et sans murmurer, les paroles qui vont résonner tout à l'heure.

Cette mise en scène est admirable et admirablement calculée : en cinq minutes l'esprit du spectateur est préparé et il devient un auditeur à qui il ne reste plus la force ni l'idée de la contradiction. C'est bien là la Religion des femmes, des enfants, qui va chercher l'humanité dans son berceau et l'y endort au refrain des mystérieuses ballades qui murmurent aux oreilles endormies : Amour ! amour ! amour !...

Certes, cela a sa poésie, puisque l'on étend généralement ce nom à tout ce qui est vague, indéterminé et en dehors de la raison pratique, mais cette poésie, ce sentimentalisme sont allanguissants, énervants à dessein, et sont bien pour l'âme le décor prémédité de la fiction, c'est-à-dire de l'erreur.

N'oubliez pas que les anciens, qui nous valaient bien lorsqu'ils faisaient des allégories, ont créé la Vérité nue. Or, elle est restée éternellement telle : le jour où, pour attirer la foule autour d'elle, vous la revêtez d'un manteau de

vierge ou des lames d'or d'un autel, vous en faites le mensonge. Sa pureté, son essence, sa vie sont dans sa nudité : votre Dieu ni les autres n'ont rien créé vêtu.

Du moment qu'il y a préméditation, il y a mauvaise foi ; cela est dit pour les ministres. Du moment qu'il y a croyance, il y a ignorance ; cela est dit pour les fidèles.

Je vous ai dit tout cela, non pas pour faire des phrases, mais pour remonter au principe, attendu que, dans l'église catholique, le principe pour le nouveau venu, ne s'adresse qu'aux sens : c'est ce que j'ai voulu constater.

Mais le prêtre monte en chaire ; il va sans doute parler de liberté, ce mot pour lequel a été dressé la croix du Golgotha ; d'égalité, puisque son maître a dit : « les premiers seront les derniers » ; de fraternité, puisqu'il a dit encore : « aimez-vous les uns les autres. » Recueillons-nous : de la tribune de vérité vont nous descendre des phrases consolantes et convaincues.

Le prédicateur, vêtu de blanc comme on représente les anges, fait faire un complet silence par son attitude et commence par un simple et symbolique exorde : un signe de croix. Puis il dit : « Mes frères... »

« La quête que nous allons faire... » Ce début est sans doute obligatoire, car j'ai toujours entendu le même.

Ainsi, vos prêtres, après avoir quêté votre soumission par leur mise en scène, quètent maintenant votre argent, comme ils quèteront aussi votre femme, vos enfants, votre libre arbitre et votre raison. Pour cela ils se font petits, humbles, suppliants, et parlent avec une amère résignation des persécutions qu'on leur fait subir.

Oui, Messieurs, ils viennent chez nous, troublent nos consciences, désorganisent l'esprit de nos familles, mangent notre pain, s'enrichissent de nos dépouilles, et ils disent qu'on les persécute ! Savez-vous quelle est leur vraie persécution à ces Damoclès modernes ? C'est de voir toujours suspendue sur leur tête la verge d'un christ imaginaire menaçant les marchands du temple !

Mais nous n'avons pas fini avec votre prédicateur. Il rend compte des fêtes qui ont célébré à Rome le cinquantième anniversaire de la première messe offerte par Pie IX, et j'en veux relever deux phrases :

— « Rome, dit-il, Rome, cette ville des Césars où les papes sont les vrais Césars, car le monde appartenant à Dieu leur appartient. »

Et plus loin :

— « Quand vous voyez les ambassadeurs de toutes les puissances venir rendre hommage à notre saint Pontife, ce ne sont pas les souverains qui le font mais leurs peuples qui les forcent à le faire (1). »

Ainsi, au moment où les trônes,

(1) Loin d'être imaginaires, ces paroles ont été prononcées le 18 avril 1869 devant un auditoire qui comptait plusieurs hauts fonctionnaires dont l'un appartenait à la France.

affranchis du veto romain, entrent dans la voie de la liberté de conscience ; au moment où la réprobation des événements semble frapper tout ce qui se disait officiellement catholique..., à ce moment, dis-je, les insinuations de votre clergé excitent les peuples à se détacher de leurs gouvernements, et ils leur crient : « Lorsque Jésus a dit : Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, cela voulait dire que le César du monde était le pape ; que toute soumission lui était due, et que, représentant également Dieu, ce César était le maître de l'Univers ! »

Je ne sais pourquoi deux vers de votre vieux Lafontaine me reviennent en mémoire. Ces deux vers sont :

Notre ennemi, c'est notre maître,  
Je vous le dis en bon Français.

Voilà le mot d'ordre du moment ; car, organisée comme elle l'est, la puissance catholique n'agit pas sans ensemble. C'est l'esprit du prochain concile qui lance ses ballons d'essai et prépare les voies. Apprêtez donc aussi vos armes, vous qui ne voulez pas d'états dans les États, vous qui voulez l'homme libre et la conscience indépendante ; avertissez avant le combat, car vous avez d'avance perdu la bataille si vous ne lancez pas votre AVANT-GARDE.

J'ai l'honneur d'être,  
Votre tout dévoué voisin  
SHARP-INK, esquire.

Pour copie conforme :  
E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

## 20<sup>e</sup> SORTIE EN TIRAILLEUR

Il pleut ici. Les rues sont boueuses, les maisons suintent, les ruisseaux grognent, Paris est triste et quand Paris, la ville abîmée par ses prétendus embellissements, quand Paris, dis-je, n'est pas d'une gaieté folle, ses habitants ont envie de pleurnicher, pleurnichons donc.

Il se nomme Jules Desbris, il est fils d'un fonctionnaire public d'une catégorie assez honorable. N'ayant pas de fortune il est venu à Paris, il y a trois ans et, tout de suite, grâce à de jolies lettres de recommandation, il est entré comme caissier dans une forte maison de banque. Comme il n'avait que vingt ans, on se contenta de lui donner deux cents francs d'appointements par mois. Ce n'est pas précisément la misère, mais ce n'est pas non plus la richesse ; quoiqu'il en soit, il vécut.

Six mois après son arrivée, il rencontra Louise, une jeune fille fort jolie et fort sage. Elle était encore chez ses parents et travaillait d'un état très-mignon, celui de fleuriste. Il y a encore, comme cela de jolies petites parisiennes qui travaillent, mais on en rencontre rarement, de temps en temps et en cherchant bien.

Jules aime Louise, Louise aime Jules, si bien qu'un jour Louise vint dans la chambre de Jules et... y resta.

Il y a des hommes qui aiment mieux avant, il y en a d'autres qui aiment mieux après, Jules est de ces derniers. Pendant dix-huit mois, entendez-vous bien, dix-huit mois, ces deux enfants vécut ensemble ; ils attendirent pour se marier qu'ils aient amassé un petit pécule suffisant, car ils avaient un projet. Louise voulait monter un atelier de fleuriste et devenir patronne ; Jules allait prochainement gagner quatre mille francs

par an, c'était une fortune. Mais le hasard qui s'évertue à brouiller les cartes de l'existence envoya à Louise une maladie de poitrine qui fit en peu de temps des progrès inquiétants. Elle fut soignée comme une petite reine, mais la poitrine ne pardonne pas !

Après six mois de souffrances, Louise mourut et fut enterrée au cimetière Montmartre dans le terrain réservé. Toutes les économies de Jules étaient épuisées et il ne put planter sur la tombe de sa bien-aimée qu'une simple croix de bois ; ce fut une douleur greffée sur l'autre douleur. Bon gré mal gré, Louise devait avoir un petit mausolée, quelque chose en marbre, un rien rappelant à tous qu'elle était la femme de Jules devant Dieu !

Le pauvre garçon y pensait nuit et jour, c'était une idée fixe, un désir violent, une maladie. Mais il n'avait pas un sou et sa position se soldait par une somme de dettes assez importantes chez le médecin et le pharmacien. — Un jour, qu'assis à son bureau, la pensée de sa maîtresse morte le tourmentait plus que d'habitude, il ouvrit la caisse, prit quinze cents francs, courut chez un marbrier, acheta un mausolée et le fit transporter à l'instant même sur la tombe de Louise.

Le marbre représentait une jeune fille effeuillant des roses. Jules s'agenouilla et pleura longtemps, puis il se rendit chez son banquier et lui avoua son détournement. Il s'engageait du reste à rendre les quinze cents francs en un an, par fractions mensuelles.

Pour toute réponse le banquier appela un sergent de ville et fit arrêter son jeune caissier. Il vint d'être condamné à cinq ans de réclusion.

Il pleut, Paris est triste, pleurons !

Avez-vous lu le récit d'un voyageur corroboré par le rapport des savants de l'endroit ? Il paraît qu'en août dernier, le tremblement de terre qui se produisit sur les côtes du Pérou, occasionna en mer une ondulation immense, ride colossale. Une vague prodigieuse se détacha par la secousse et parcourut en deux jours le tiers de notre globe. Cette vague mesurait huit mille mètres de longueur et vingt-cinq de largeur. Sa vitesse était de cent trente-trois mètres par seconde, soit deux cent cinquante-deux lieues par heure. Elle heurtait en passant les îles nombreuses de l'Océan Pacifique, s'arrêtait un instant, reculait parfois et reprenait sa course de plus belle. Enfin, épuisée, elle vint échoquer sur les côtes de l'Australie.

Oh ! homme, jeté sur la terre par un caprice du hasard, réfléchis un peu à ta petitesse et à ta faiblesse. Un simple tressaillement du globe et voilà une nappe d'eau, d'un poids immense, qui franchit en deux jours le tiers de notre planète, ce que tu ne pourrais faire en six mois. Et tu as pour toi la vitesse, l'intelligence, le fer, le feu et le génie. Songe combien tu es petit, mesquin, microscopique, impuissant. Et, après cela, s'il te reste encore la moindre confiance en toi, discute la meilleure forme de gouvernement, — assis tranquillement devant un plat d'asperges, — ou imite le citoyen Eudaille et vas insulter Louis Ulbach dans les réunions publiques.

Poney rencontre Peladan.

— Sacristie ! qu'il fait chaud, dit Poney ; j'ai tant couru que je ne me sens plus les pieds.

— Mon doux Jésus ! tu as de la chance !... je les sens, moi, tes pieds ! ! ! !

JACQUES HURET.

## AU HASARD DE LA PLUME

I

Si j'étais le Gouvernement français, je ne serais pas content.

On ne peut, en ce moment, ouvrir un seul journal sans se heurter à ces lignes :

« L'empereur a visité hier le camp de Saint-Maur. Sa Majesté s'est arrêtée près d'un simple soldat et a causé familièrement avec lui. »

Or, je suis profondément étonné, je ne vous le cache pas, de voir, par le temps de répression qui court, une fausse nouvelle de ce calibre circuler paisiblement, presque chaque jour, dans les colonnes des journaux.

J'ai dit « fausse nouvelle » et je maintiens le mot.

Cette conversation familière ne peut pas être vraie.

J'ai un ami que j'aime beaucoup. Quand je cause avec lui, je l'appelle tout simplement Emile. Même je le tutoie.

Si je lui disais « Votre Seigneurie » ou s'il me donnait de l'« Altesse » ou del'« Excellence » je ne pourrais jamais me persuader que nous causons familièrement.

Or, MM. les reporters affirment que l'empereur a causé familièrement avec un simple soldat.

Il en résulte nécessairement, si leur récit est vrai, que le soldat a parlé aussi familièrement avec l'empereur que l'empereur au soldat.

A les en croire, voici donc ce qui se serait probablement passé :

L'empereur aurait dit au grenadier : — « Eh bien, mon ami, êtes-vous content au camp ? »

Ce à quoi le grenadier aurait répondu :

— « Merci bien, mon cher Louis, pas mécontent, vrai de vrai. Que si vous vouliez seulement payer le petit mélé-cassis de l'amitié, histoire de tuer le ver, que vous seriez un amour d'empereur, foi de grenadier, et que je serais superlativement satisfait ! »

Cette conversation essentiellement familière me semble bien clairement indiquée, d'un côté par l'affirmation des reporters, d'un autre côté par la façon habituelle à MM. les militaires ; mais, malgré toute la bienveillance que le souverain a, dit-on, pour l'armée, ce dialogue me paraît tout à fait inadmissible.

II

Un journal prussien (Traduction François Oswald, du *Gaulois*), nous apprend que le premier lieutenant du 3<sup>me</sup> régiment des hulans de la garde, baron de Lebedin, — cela ne nous sort pas de l'élément militaire, — a été désigné pour prendre la direction du théâtre de Wiesbaden.

Heureux théâtre ! Heureux artistes !

Je vois d'ici M. le baron de Lebedin commandant la répétition générale d'un drame à l'étude.

Attention ! Premier comique... entrrez... scène ! En avant... arche ! Une, deux, une, deux, halte ! Présentez... monologue ! un peu plus d'entrain, tarteifle ! — Allons, par file à droite, la soubrette, et l'œil à quinze pas, sacrement ! Débitez... tirade ! De la chaleur, mein Gott, de la chaleur ! — Vous, là-bas, l'amoureuse, je vous flanque huit

n'avait pas remarqué l'espèce d'investigation dont il venait d'être l'objet.

Le général n'était pas à dix pas que les deux individus se retournèrent brusquement.

Celui qui paraissait le plus âgé le montra du geste à son compagnon.

— Voilà l'homme, dit-il.

— Très-bien.

— Sache où il va.

— Oui.

— Et reviens nous le dire.

— Alors, c'est...

— Chut ! fit le premier en posant son doigt sur sa bouche.

Le jeune homme comprit ce mouvement.

— Surtout, prends bien garde qu'il ne te voie.

— Vous pouvez être tranquille.

— Alors, c'est bien, et surtout tâche de faire de bonne besogne.

Ce court dialogue, accompagné de gestes expressifs, avait lieu à voix basse et personne ne l'avait remarqué.

Le général continuait sa route, il marchait à grands pas le long de ces petites rues qui mènent aux quais de la Saône

De temps en temps un sourire de mépris plissait ses lèvres, il repassait probablement dans sa tête la scène qui venait d'avoir lieu entre lui et Defargues.

Il allait s'engager sur le pont de Pierre lorsqu'un bruit de pas qui semblaient emboîter les siens lui fit tourner la tête.

Mais il se remit en marche immédiatement en haussant les épaules.

A l'extrémité du pont, l'homme qui le suivait s'était rapproché de lui.

— Général, dit-il tout bas.

— Hein ! fit Mouton en se retournant.

— Prenez garde, on peut nous observer.

— Comment, c'est toi, Black.

— Vous vous rappelez mon nom, général.

— Parfaitement.

— Tenez-vous à une certaine distance de moi, nous causerons.

— Ah ça, pourquoi toutes ces précautions ? ami Black, il me semble que tu es devenu méticuleux depuis la nuit dernière.

— Si l'on nous voyait ensemble, tout serait perdu, marchez devant, je vous suis.  
Mouton-Duverniet fit quelques pas en avant.

— Eh bien, quoi de neuf ?

— Rien encore, pour moi, mais vous ?

— Oh ! beaucoup de nouveau.

— Quoi encore ?

— Tout va bien.

— Le maire Defargues ?

— Gagné.

Black respira.

— Bravo, fit-il.

— Tu vois, ami Black, que je n'ai pas perdu de temps, mais toi, comment te trouves-tu là ?

— Je suis chargé de vous filer.

— Allons donc.

— C'est la vérité même.

— Alors, tu es...

— Je suis un mouchard, allez, dites-le, mais pour mieux arriver à déjouer le Corneau.

— Bien entendu.

— Si je vous disais que c'est par sa protection que je suis entré dans l'honorable compagnie qu'il dirige.

Le général s'était rapproché.

— Faites attention, général, vous êtes imprudent, caissons, mais à distance.  
Mouton-Duverniet hâta le pas.

— De cette manière, continua Black, c'est bien le diable, si avant ce soir, dussé-je étrangler cette bête cafarde de Corneau, je ne me suis pas rendu maître des papiers.

— Qu'espères-tu ?

— Les surprendre tout au moins.

— Bravo alors.

— Où vous retrouverai-je, général ?

— Au quartier Saint-Georges.

— A quel hôtel ?

— A l'auberge du Cornard.

— Chez le père Jacques ?

— Parfaitement.

— J'irai vous rendre compte ce soir de ma mission.

— Je l'attendrai alors ?

— Oui.

— A ce soir donc ?

Les deux hommes se séparèrent.

Black retourna sur ses pas.

Mouton-Duverniet continua sa route, dans la direction du quartier Saint-Georges.

L'hôtel du Cornard existe encore aujourd'hui au quartier St-Georges. Il remonte environ au X<sup>e</sup> siècle. C'était alors le rendez-vous des écuyers et

des basochiens, mais, depuis 1840, il a perdu toute son élégance svelte et allègre du moyen âge.

En 1816, c'était encore l'auberge des temps passés, il avait deux étages. Le toit, se campait au sommet et laissait tomber de chaque côté de la maison ses écaillés d'ardoises, qui encadraient une de ces fenêtres comme il n'en existe plus que dans les édifices très-anciens, un balcon en fer rond entourait cette fenêtre audessus de laquelle était fixée une poulie mobile, meuble très-utile et supprimé à tort dans nos maisons froides et grandes d'aujourd'hui.

Au-dessus de cette fenêtre on lisait écrit en très-grosses lettres noires, l'enseigne de l'hôtel : AUBERGE DU CORNARD.

Cette auberge était située dans une des petites rues tortueuses avoisinant l'église.

L'intérieur rappelait encore mieux son origine reculée. Une grande salle située au rez-de-chaussée entre la rue et une cour où l'on pouvait voir errer des animaux domestiques, était la principale pièce de l'établissement et autant par son organisation que par la façon dont elle était meublée, on devinait bien que tout était de date ancienne.

(La suite au prochain numéro.)

jours de consigne pour avoir chantonné dans les rangs.

— Mais, Monsieur...  
— Appelez moi lieutenant, tarteifle !  
— Mais, lieutenant...  
— Qu'est-ce que c'est, nous répliquons... quinze jours de cachot !

Heureux théâtre ! Heureux artistes ! Comme il est évident que M. le baron de Lebedin, retenu au théâtre de Wiesbaden par ses occupations directoriales, ne pourra plus, désormais, donner tous ses soins au 3<sup>me</sup> régiment des hulans de la garde, il est plus que probable qu'il se fera remplacer dans ces dernières fonctions, par l'un des artistes dramatiques nouvellement placés sous ses ordres.

Et celui-ci apportera indubitablement, dans cet emploi nouveau, le langage et le laisser-aller des coulisses.

— Allons, mes enfants, dira-t-il aux hulans rangés en bataille, c'est demain la grande revue du général en chef ; une vraie première, quoi ! Attention à la réplique et que chacun sache bien son rôle. Il ne s'agit pas de faire de l'œil aux cocottes des avant-scènes, ni de blaguer avec le souffleur, il faut enlever l'orchestre et les loges. Le régiment entrera en scène, je veux dire sur le terrain de manœuvre, par le côté cour et sortira par le côté jardin. Pas de cascades, surtout, hein, les agneaux, ou gare le tableau des amendes. De la noblesse dans la démarche, de l'ensemble et de la tenue, avec ça nous aurons cent cinquante représentations.

Heureux théâtre ! Heureux artistes !  
Heureux hulans !

## III

Un détail à relever dans le procès des *Faiseuses d'anges* de Valence.

Un témoin, le docteur Accarie père, se présente à la barre.

Il est allé à Chabeuil et a trouvé chez la femme Garet des substances telles que du laudanum, du chloroforme et du sirop de morphine.

— Mais, fait observer l'avocat, ces substances peuvent-elles déterminer l'avortement ?

— Non, répond le docteur, mais aujourd'hui, avec le Progrès, on se sert d'autres moyens.

Il faut avouer que le Progrès (celui dont parle M. le docteur Accarie) est vraiment une admirable chose. Rien ne lui échappe, et, en même temps qu'il poursuit d'autres travaux importants et tout aussi moralisateurs, il ne perd pas de vue la palpitante question de l'avortement ; il perfectionne les instruments destinés à perpétrer ce grand œuvre en attendant, sans doute, qu'il ait découvert le moyen, plus radical encore, de préserver les femmes de la génération.

Une seule chose m'intrigue. Je voudrais bien savoir si ce Progrès est le même que celui qui a doté notre siècle de la vapeur et de l'électricité ?



Les deux plus spirituels journalistes de Lyon se rencontrent dimanche dernier au concert Luigini :

— Tiens, dit Jantet, c'est mon ami

Poney, je vais lui demander quelque chose.

— Dis donc, Poney, si la belle-mère de l'un de tes amis tombait à l'eau, que dirais-tu ?

— Je dirais que c'est un accident.  
— Et si quelqu'un l'en retirait ?  
— Alors ce serait un malheur.

JULES PELPEL.

## LE RAPPEL

Le nouveau journal quotidien le *Rappel* a paru. Le *Rappel* a pour rédacteurs-fondateurs : MM. Charles et François-Victor Hugo, Paul Meurice, Henri Rochefort et Auguste Vacquerie.

Ces noms sont tout un programme. Le *Rappel* sera un journal littéraire qui parlera politique. Par la satire, la fantaisie, la comédie, il défendra gaiement et vaillamment la grande cause.

Le *Rappel* qui a donné dans son premier numéro une Lettre de Victor Hugo, commence, pour la continuer chaque jour en feuilleton, la publication du nouveau et déjà illustre roman : *L'Homme qui rit*.

M. Henri Rochefort enverra au *Rappel* deux chroniques par semaine.

Le *Rappel* aura aussi son *Inconnu*, très-connu, qui signera le *Sphinx*.

Outre les rédacteurs-fondateurs que nous avons nommés, le *Rappel* compte dans sa rédaction : MM. André Lavertujon, Eugène Despois, Edouard Lockroy, Edouard Laferrière, X. Feynnet, François Coppée, Jules Claretie, Philippe Burty, Emile Zola, Arthur Arnould, etc., etc.

M. Auguste Vacquerie fera la revue des théâtres, M. Paul Meurice la critique des livres.

## BULLETIN DE LA SEMAINE

Il est curieux de voir de quelle façon certaines gens en usent vis-à-vis de ceux qu'ils devraient être les premiers à respecter. Le sieur Raspail, ancien pharmacien retiré de ses affaires, mais pas des nôtres paraît-il, s'est amusé cette semaine à éreinter ou à faire éreinter, M. Jules Favre notre compatriote et notre représentant.

Sans vouloir faire de la politique, je dirai au sieur Raspail, déjà nommé, que cette manière d'agir n'est pas propre du tout, que s'il est permis à un pharmacien de dire du mal de son voisin et concurrent, cet usage ne s'est pas encore répandu dans un autre monde, et qu'enfin, quand on n'a pas plus de tact que cela, ce que l'on a de mieux à faire, c'est de vivre et de mourir droguiste.

Un pharmacien a beau être dangereux quand il est maladroit, qu'il reste pharmacien ; il pourrait être terrible à tout autre poste.

Là dessus, mon bon Raspail s'il est vrai, comme on le dit, que vous soyez depuis quelques jours dans notre ville, je souhaite, pour le bonheur de ses habitants qui vous aiment, que vous y séjourniez encore six années sans en sortir.

Nous apprenons que la cour de cassation a rejeté le pourvoi de M. Labaume, gérant de la *Marionnette*, contre l'arrêt de la cour Impériale de Lyon.

Décidément, il faut un véritable courage pour signer un journal littéraire qui veut aller de l'avant.

D'un autre côté, la *Discussion* est sous le coup de nouvelles poursuites.

500 francs d'amende. C'est pour rien. Ah ! mes amis, l'heureux temps que le nôtre.

M<sup>lle</sup> Delépierre, une violoniste, et de beaucoup de talent, se fait applaudir tous les soirs au Casino, je ne sais pas trop pourquoi.

Si les artistes véritables continuent à se prodiguer ainsi dans de tels établissements, un jour, viendra, où pour soutenir la concurrence, le personnel de nos deux théâtres se fera entendre à travers le bruit des bocks qui s'entrechoquent et la fumée des cigares.

Il ne faut pas se le dissimuler ; le café-concert semble vouloir entrer dans nos besoins, et la bonne musique finira par devenir inséparable de la mauvaise bière.

Le Progrès !

Une certaine veuve Sarrazin, qui exerçait des brutalités inouïes sur son enfant âgé de dix-huit mois, vient d'être condamnée par le tribunal correctionnel à un an d'emprisonnement.

Mon avis est que ce n'est pas même assez.

Quel est l'avis de la *Décentralisation* ? je l'ignore ; mais je remarque que ce... journal trouve le moyen de faire rire avec les sujets les plus lugubres ; et, ces deux phrases surtout m'ont beaucoup égayé. Celle-ci d'abord :

« Cet enfant n'avait plus la force de se tenir droit sur ses jambes. »

Il paraît qu'on est précoce à la *Décentralisation* ; à dix-huit mois, on se tient fièrement, le pied gauche en avant, et les poings sur les hanches, tandis qu'ailleurs à cet âge un enfant, d'ordinaire, ne marche pas encore. Ah ! il paraît qu'on est précoce à la *Décentralisation*.

Et cette conclusion du même crû :

« Il faut espérer que cette sévérité, bien méritée par la veuve Sarrazin, profitera aux mères qui se laissent aller à corriger leurs enfants trop brutalement au lieu de les réprimander par le raisonnement... »

Par le raisonnement ! à dix-huit mois ! Décidément, on est bien précoce à la *Décentralisation*.

Dimanche passé, par une chaleur étouffante, la foule se pressait à l'Alcazar au concert de M. Joseph Luigini, et prouvait bien à notre éminent chef d'orchestre jusqu'où peut aller la sympathie qu'on accorde à un homme de mérite.

Tout s'est passé à la grande satisfaction de chacun ; on a fait bisser la *Marche turque* de Mozart, un vrai chef-d'œuvre ; on a applaudi avec frénésie M<sup>lle</sup> Dartaux qui a chanté avec sentiment l'air des *Djins* ; en somme artistes et spectateurs ont dû être contents. Cependant le public a paru regretter de n'entendre de Richard Wagner qu'une partition harmonieuse et banale au lieu de cette musique à grand fracas que l'on se promettait de connaître. Ce sera pour l'année prochaine.

Un détail gai : on vendait dans la salle l'*Argus* et l'*Avant-Garde*. A la porte, un vendeur de l'*Avant-Garde* criait à tue-tête :

« Le programme avec l'*Avant-Garde*, vingt centimes ! »

Et son voisin et concurrent de l'*Argus* de répondre en s'égosillant :

« Le programme SANS l'*Avant-Garde*, vingt centimes ! »

Sans l'*Avant-Garde* ! et ça ne coûtait pas d'avantage. Heureusement !...

Poney qui décidément veut faire parler de lui rencontre l'autre jour son ami Péladan, en descendant des bureaux du *Courrier* :

— Quelle chaleur ! dit celui-ci ; vingt-cinq degrés ! au mois de mai.

— Vingt-cinq degrés ! plaignez-vous, répond Poney d'un air piteux, au bureau nous en avons cinquante ; à dire vrai, il y a deux thermomètres.

ERNEST CAPITAN.

## OMBRES CHINOISES

La scène se passe en chemin de fer. Dimanche dernier, deux jeunes gens s'allaient promener à l'île-Barbe. A l'arrivée du train à cette gare, il leur fallut, pour descendre de voiture, traverser le wagon dans toute sa longueur par ce chemin étroit et encombré de crinolines que connaît tout voyageur.

L'un des deux amis posa, par mégarde, la main sur la poitrine exorbitante d'une jolie voyageuse.

— Prends garde, lui dit son camarade, tu peux blesser madame.

— Ah ! Ouate !

On parlait au café Isch, d'un jeune Grec bien connu dans les environs de la place Bellecour.

— Ne le calomnie-t-on pas ? disait quelqu'un.

— Lui ! fripon dans l'âme ! jusqu'à ses cartes de visites qui sont bizeautées !

Un viel usurier de la Guillotière s'en allait mourant.

— Vous allez expier vos vilenies, maintenant, lui dit un voisin, car vous preniez neuf pour cent et c'est un gros péché.

— Bah ! laissez donc, fit le vieux juif en montrant le ciel, de là haut le bon Dieu prendra mes 9 pour des 6.

Un jeune turc de passage à Lyon se promenait dans la rue Impériale.

— Ah ça, dit-il à un de nos compatriotes qui l'accompagnait, pourquoi vous moquez-vous en France des usages, de nos eunuques ? Il me semble que vous faites comme chez nous.

— Non pas ! Qui vous fait croire... ?

— Tenez, qu'y a-t-il d'écrit, là sur cette boutique de changeur ?

— *Coupons au porteur !*

— Eh bien ???

Notre grave confrère Jantet, du *Progrès*, rencontre notre élégant confrère Poney, du *Courrier de Lyon*.

— Ah, cher ami, lui dit-il, ce soleil de printemps m'a donné un coryza atroce, je ne sais que faire pour m'en

débarrasser ; dites-moi, que faites-vous quand vous êtes enrhumé du cerveau ?

— Moi, j'éternue !

MARIUS GÉRARD.

## DU CLOU

Intérim de la Vicomtesse.

Seize siècles ont passé sous nos yeux ; et pendant cette course rapide, nous avons vu, Mesdames, le thermomètre de la toilette s'élever à une altitude presque vertigineuse, retomber à zéro, s'abaisser bien encore au-dessous, pour s'élever à nouveau au summum du luxe et de ce fait chuter aux degrés inférieurs de l'échelle du goût.

Avançons encore et nous verrons bien d'autres variations ; la colonne thermométrique de la mode va effectuer une ascension nouvelle, puis elle ira se noyer dans le sang de 93.

En 1610 les jésuites, par la main de leur instrument Ravaillac, ont assassiné Henri IV ; et nous voici sous Louis XIII.

Au début du règne du jeune roi le bon goût se relève de son affaissement, la mode sort de son apathie, et la coquetterie, en applaudissant à ce réveil, va s'élancer en avant avec une ardeur si inconsidérée qu'elle lui sera fatale, car l'exagération lui tend des embûches qu'elle ne saura point éviter.

La chevelure, fausse ou vraie, est frisée, poudrée et parfumée, le fard s'étale avec un éclat insinué ; on ne voit que joues empourprées et lèvres rubicondes et le naturel du teint tombe en mépris. Les atours, colifichets et tous les accessoires de la toilette sont tellement prodigués qu'il y eût des femmes, au dire des critiques, qui en portaient la charge d'un âne. On s'endettait, on se ruinait pour acheter bijoux, joaillerie ou diamants.

Le taffetas est réputé étoffe commune ; c'est le velours et le satin qui font prime. Le masque se démocratise, la bourgeoisie s'en empare et s'en sert avec un talent vraiment hors ligne, au grand déplaisir des dames de la Cour. Enfin le clinquant, le heurté, le monstrueux entrent trop souvent, vers cette époque, dans la toilette des femmes.

Mais vers 1620, Richelieu qui se mêlait de tout, s'avisait de réglementer la manière de se vêtir, et, par cette ingérence extra-politique, il contribua dans une certaine mesure à rendre le costume gracieux quoique sévère.

L'imagination s'étudia à composer d'ingénieuses combinaisons de toilettes, dans lesquelles entrèrent dans une large proportion les dentelles, les points de Flandre, de Gènes et de Venise ; et cela absorba des sommes fabuleuses !

Nouvelle réglementation ! et presque aussitôt voilà les dorures et les broderies en métal précieux qui sont soumises à la proscription. Alors on se rejeta sur les étoffes les plus riches et les grandes soieries façonnées.

Ce n'était qu'une suite d'incessantes marches en avant et de retraites savamment combinées ; on escarmouchait sans cesse et sans relâche.

La coiffure s'abat et se divise sur le devant de la tête et le chignon fait son apparition. Le cou s'orne du carcan de perles ou de pierres fines ; le rabat prend naissance et varie de forme autant que de nom : rabat à la *Fanfruche*, à la *neige*, à la *guimbarde*, etc. Les collets montés disparaissent et le buste de la femme peut étaler à souhait toutes les richesses de ses formes.

La parfumerie jouit d'une grande faveur, dont le principal stimulant fut l'odeur acre du tabac que ces messieurs s'évertuaient alors à neutraliser ou dissimuler tant elle était repulsive pour les femmes... Ah ! c'était le beau temps de la galanterie française. A quelles tortures seraient soumises les nobles dames et délicates bour-

## Feuilleton de l'Avant-Garde.

## ENTRE GUIGNOL ET ARLEQUIN

## PETIT DIALOGUE.

GUIGNOL. — Accoudé sur le parapet du pont Morand et regardant couler les eaux du Rhône.

ARLEQUIN. — Débouchant de la place Tholozan.

— Tiens ! n'est-ce pas Guignol que j'aperçois là-bas ?

(Il s'approche de Guignol et lui frappe sur l'épaule.)

— Bonjour, vieux ; comment vas-tu ? Oh ! mais quel visage ! Qu'as-tu ? Tu sembles triste et rêveur.

GUIGNOL. — Je pleure sur ce siècle idiot qui laisse abrutir ses enfants par les femmes et le champagne.

ARLEQUIN. — Ah ! bon, j'y suis et je m'explique ta tristesse. Tu jénéalises. O grand morose !

GUIGNOL. — Hélas ! puis-je voir d'un œil indifférent toutes les infamies qui se commettent journellement ?

ARLEQUIN. — Ta tristesse, vieux, sera encore plus grande quand tu sauras ce qui s'est passé dernièrement. Mais, d'abord, dis-moi : qu'est-ce que la femme ?

GUIGNOL. — La femme est un être pétri de beauté, d'élégance et d'hypocrisie, capable de tout excepté de faire le bien.

ARLEQUIN. — C'est mon avis, tu vas en juger, du reste, par ce que je vais te narrer.

GUIGNOL. — On peut sonder les abîmes, descendre au fond de la mer et voir ce qui s'y passe ; mais sonder le cœur de la femme... impossible.

ARLEQUIN. — En un mot, c'est un problème mystérieux. Mais, je t'en prie, mon cher Guignol, ne fais pas ainsi tourner ton bâton, laisse-le tranquille ; mets de côté ce sourire sarcastique, donne à tes yeux une expression moins diabolique, sois patient, gentil et écoute-moi. Je reviens à ma petite infamie et je ne serai pas long.

Cela commence comme un conte de fée.

Il était une fois, dans notre bonne ville de Lyon, un jeune homme qui avait nom Georges et une jeune fille qui se nommait Elise.

Enfants Georges et Elise avaient joué ensemble et, en riant, s'appelaient mon petit mari,

ma petite femme. Les années s'écoulaient ; Georges devint un beau jeune homme et Elise une charmante jeune fille.

L'amitié qui jusqu'alors avait uni ces deux enfants fit place à un sentiment plus doux que l'on nomme amour.

Le premier regard langoureux que lancèrent les yeux bleus d'Elise, fut pour Georges. Le premier baiser que l'amour fit éclore sur ses lèvres purpurines fut reçu par Georges qui a longs traits s'abreuvait à cette coupe amoureuse.

Des deux côtés, ces mots « je t'aime », étaient prononcés avec passion et souvent entrecoupés par des baisers brûlants. Promesses d'amour éternel, projets brillants, châteaux en Espagne, rien ne fut oublié.

Mais un jour Georges partit pour Paris : il étudiait la médecine et allait finir ses études à la faculté parisienne.

Une fois encore, ce vieux dicton « les absents ont tort » eut raison.

Le marquis de T\*\*\*, vieillard décrépit et catarrheux, qui depuis longtemps courtoisait Elise, lui fit des propositions de mariage. Elise, par vanité, orgueil, ambition, pour être appelée madame la marquise, oubliant Georges et foulant aux pieds promesses et serments, accepta.

Il y a deux mois environ, les cloches de Saint-Nizier sonnaient à toute volée. Au son de ce joyeux

carillon, Elise promettait obéissance et fidélité, s'enchaînait pour toujours à un vieillard laid et infirme.

Tu le vois, mon vieux, il y a des gens qui ont encore la bonhomie de se marier à l'église.

GUIGNOL. — Oh ! décrépidité humaine !

ARLEQUIN. — Quand le prêtre demanda à Elise si elle acceptait le marquis pour époux, on entendit sangloter dans un coin. Un jeune homme, pâle, la figure couverte de larmes, était appuyé contre un des piliers et regardait les nouveaux époux avec des yeux effrayants. C'était ce pauvre Georges accouru pour être témoin de son malheur.

— Eh bien ! que dis-tu de cela mon vieux Guignol ? Tu parais chagrin. Ce sourire, qui habituellement erre sur tes lèvres, a disparu et la mélancolie semble avoir jeté son voile sombre sur ta face railleuse. Quelles moroses pensées te préoccupent ?

GUIGNOL. — Ah ! je trouve que c'est infâme de se jouer de l'amour, de fonder ainsi un sentiment si doux et je ne comprends pas que par vanité seule, oubliant promesses et serments on puisse réduire un être au désespoir.

ARLEQUIN. — Ah ! Byron connaissait bien la femme quand il s'écriait : *Woman thy vows are traced in sand.*

GUIGNOL. — Ce qui veut dire : Femme tes promesses sont tracées dans le sable.

ARLEQUIN. — Oui, ah ! tu es fort en anglais. GUIGNOL. — Eh ! mais qu'elle y prenne garde, mon cher Arlequin. Elise, fiancée, parjure, aimant les plaisirs et le monde, jeune épouse d'un vieillard impuissant, blasé et dégoûté de tout, pourrait bien être un jour adultère, et de l'adultère à l'infanticide il n'y a qu'un pas.

Cette conversation qui était faite à haute voix avait attiré une grande foule et chacun écoutait avec attention.

DES SERGENTS DE VILLE, *approchant*. — Circulez, Messieurs, circulez.

ARLEQUIN. — Tiens, voici les membres de la sainte société de la rue de Sully. Tu sais que nous ne sommes pas précisément au mieux avec eux, aussi, je crois qu'il est prudent de fuir.

GUIGNOL, *avec rage*. — Qui donc a dit : Avec les boyaux du dernier des prêtres, pendre le dernier des... ?

ARLEQUIN, *sévèrement*. — Guignol !

Ils se mêlent à la foule.

LES SERGENTS DE VILLE. — Circulez, Messieurs, circulez.

LÉON BIRON.

genises de ce temps si elles pouvaient être transportées au milieu de notre société actuelle? — Que diraient-elles en voyant qu'on ne peut être femme *chic* aujourd'hui qu'à la condition de subir la pipe et de fumer soi-même sa petite cigarette, tous les lois de la mode sont impérieuses, même dans ce qu'elles ont de plus nauséabond. Que la mode impose la chique comme cachet essentiel d'une éducation achevée, et nous verrons les plus belles et les plus vaporeuses d'entre nous, surmontant une répugnante aversion, s'avilir jusqu'à mâcher leur civette en carotte et lancer leur jets de salive empestée de façon à faire envie au dernier des paltriers.

Voici Louis XIV : Ce roi Soleil qui devait tout absorber et tout éblouir un peu plus tard, vit le règne des pierreries en puissante faveur au commencement du sien ; On en mettait à la taille, le long du bus, partout enfin. C'était un miroitement vertigineux de brillantes facettes tamisant avec un art infini les lumineux rayons du prisme.

Les toiles d'or et d'argent, le velours, la brocatelle, le satin et toutes les étoffes somptueuses sont celles qui sont préférées pour la confection des robes. La chaussure entre également comme un des principaux objets de la toilette : Pour être parfaite il faut qu'elle blesse et brise les pieds par son étroitesse ; et toute femme qui pouvait marcher chaussée n'était plus considérée comme femme à la mode.

Mazarin mort et le roi émanché de sa tutele, les plaisirs, les divertissements, les bals et les amours dominèrent un jour nouveau au luxe, qui n'avait été contenu qu'avec une presque impudance ; il s'étend aux vêtements, aux bâtiments, aux voitures, au mobilier et aux joyaux de prix. Ce fut un débordement de dépenses qui dura environ vingt ans, de 1688 à 1689. Mais les garnitures et tous agréments ou galons d'or restèrent proscrits ; le roi les réservant pour sa seule personne... Certes ! le roi Soleil ! Il fut inébranlable sur ce chapitre jusqu'à la fin de sa vie ; tout au plus laissa-t-il tomber quelques minces rayons sur les princes de sa famille et quelques rares privilégiés.

Voyez jusqu'où allait l'autocratie de cet astre souverain : ces goûts les plus étranges faisaient loi ; tout ce qu'un de ses caprices semblait dédaigner était immédiatement proscrit ; il alla même jusqu'à faire disparaître la parfumerie, et les odeurs furent prohibées d'un accord tacite. Et jugez du servilisme des femmes de la Cour : elles poussèrent leur affection jusqu'à simuler des attaques de nerfs et des syncopes à la seule vue d'un rosier en fleur. C'était le temps où le valet de chambre du roi, Langlée, institué ministre de la toilette, devint l'oracle sacré dont furent infatuées toutes les femmes, jusqu'à Mme de Sévigné.

De 1680 à 1843, époque où l'influence bigote de Mme de Maintenon se fait sentir par un cachet d'austérité et de fausse dévotion, la toilette masculine et féminine va ressentir les effets de cette cage influence d'une façon déplorable.

Mais avant ce goût du luxe, avant que la coquetterie soit forcée de se couvrir de cendres, quel feu brillant va flamboyer pendant quelque temps...

Ce fut le mariage du duc de Bourgogne qui raviva toutes les étincelles chatoyantes du caprice et du goût. Il produisit un véritable feu d'artifice de luxe éblouissant qui dura trois années : de 1697 à 1700. L'or, l'argent, les pierreries, les diamants, les dentelles étaient prodigués avec une si folle profusion qu'on se ruinait avec un entrain tout à fait étourdissant.

Et néanmoins la grâce fut impitoyablement sacrifiée au milieu de cet engouement de toilettes somptueuses.

Heureusement voici les vanniers et les tonneliers qui vont se mêler de la partie : les paniers et les cercles vont avoir leurs beaux jours ; et la glose de faire chorus avec la critique pour combattre cette mode qui bravera la guerre et ne mourra que lentement, pour renaître quelque 80 ans plus tard sous le nom de crinoline. Elle aura à soutenir la même lutte, les mêmes assauts, restera maîtresse du champ de bataille pendant de nombreuses années, pour être enfin vaincue par ces ignobles fourreaux de parapluie dans lesquels nous sommes aujourd'hui si disgracieusement fagotés et emballés.

La coiffure à la *Foutanges* fait son apparition ; le mouvement est lancé, nous allons voir se succéder rapidement les formes et les modes les plus fantasmagoriques que puisse créer l'imagination féminine, imagination parfois ridicule à force d'excentricité.

Ce long règne de 72 ans est fini et nous l'avons parcouru, Mesdames, avec une vitesse peut être un peu inconséquente. Nous y avons vu notre sexe tantôt important sa loi et tantôt subissant la volonté de l'autre ; arrêtons-nous et reprenons haleine ; Louis XV n'a que cinq ans, laissons le grandir, son règne nous promet encore de bien beaux triomphes.

VICOMTESSE DE CHAUVINVILLE.

## BLAGUES LOCALES

On nous rapporte que M. Desjardins passe depuis très-longtemps de longues heures, à cheval, sur la façade de sa remarquable toiture de Saint-Jean. — Là, armé d'une longue-vue qu'il braque sur son cher monument de la place de l'Impératrice, il ne cesse de le contempler et d'attendre le verdississement des « sata-nées branches » que l'on y a plantées pour former un bosquet central. — Mais ces « sata-nées branches », qui n'ont rien de commun, à ce qu'il paraît, avec le maronnier du 20 mars, ne verdissent pas et fleurissent encore moins.

M. Desjardins n'est pas content ; et, n'étant pas content, attribue ce retard végétatif à un manque de fumier.

Ce bon monsieur Jouvial, qui vient de tonner très-fort contre les *libres-penseurs* et les *libres mangeurs* de notre ville, et de l'univers entier, est toujours animé des intentions les plus sérénaphantes.

Son salut particulier ne le préoccupe pas moins que le salut public (pas le journal). Aussi se propose-t-il, afin de sanctifier et purifier la *boite* où s'élabore la soporifique feuille dont il est le *pivot* (ne pas lire pavot), d'en agrémenter la porte palière — d'un bémol — et de compléter son œuvre encoûrant par l'établissement de deux candélabres vichynois aux abords de la porte d'entrée. Heureux rédacteurs ! heureux abonnés !

## Pensée d'un crevé assez bien mis.

Lorsque je n'aurai plus les moyens de déjeuner convenablement, je me ferai cantonnier à Lyon, parce qu'alors je trouverai chaque jour une *boue riche d'huîtres*.

Pensée d'un ramollis au 1<sup>er</sup> degré.

Le gouvernement devrait enjoindre à tous les candidats officiels de porter des *favoris*, vrais ou faux, afin qu'ils soient plus sûrement que les candidats de l'opposition : *favorisés*.

## Pensée d'un bon journaliste spirituel.

Le public n'a jamais pu s'approcher du concours de Perracho, parce que... ce concours... *hip pique...*

LE LANTIBARDANNEUR.

## ÉCHOS DE COULISSES

Malgré notre avertissement de samedi dernier, le directeur des théâtres salariés de la ville de Lyon, persiste à laisser la barre de M. le commissaire du théâtre des Célestins dans le même état de dégradation et l'ameublement du foyer dudit théâtre sans la moindre reprise... alors que la scène en est infectée. En conséquence nous nous croyons contraint de lui infliger, à notre grand regret, le secours promis.

## Souscription de l'Avant-Garde.

Dans le but de venir en aide à notre malheureux impresario relativement à deux réparations reconnues urgentes et estimées ensemble à fr. 50 c.

## PREMIÈRE LISTE.

Recueillie entièrement parmi les amis et collaborateurs de l'AVANT-GARDE.

NOTA. — Afin de ne froisser aucune susceptibilité, il a été arrêté que chaque sousigné souscrit pour un nombre de centimes égal à son nombre d'années.

|                        |       |
|------------------------|-------|
| Albert Dunois.         | 0, 28 |
| Alpha Oméga.           | 0, 00 |
| Aristide Freligne.     | 0, 28 |
| Barrillot.             | 0, 08 |
| Chicot.                | 0, 23 |
| Charles Jolie.         | 0, 33 |
| Clémencein.            | 0, 48 |
| Dumaret.               | 0, 19 |
| E.-A. Spoll.           | 0, 30 |
| E. Moreau de Bauvière. | 0, 33 |
| Son fils.              | 0, 01 |
| Edmond Magnac.         | 0, 39 |
| Emile Faure.           | 0, 40 |
| Emile Lambry.          | 0, 27 |
| Eugène Razoua.         | 0, 37 |
| Edouard Noël.          | 0, 21 |
| Ernest Capitan.        | 0, 20 |
| Fritz Ladner.          | 0, 33 |
| Guillot.               | 0, 33 |
| Georges Petit.         | 0, 23 |
| Henri Verlet.          | 0, 22 |
| Jean Pick.             | 0, 28 |
| Jean-Sans-Gêne.        | 0, 49 |
| Jacque-Huret.          | 0, 28 |
| Jules Berty.           | 0, 20 |
| Jules Céles.           | 0, 30 |
| Jules Frantz.          | 0, 24 |
| Jules Lermima.         | 0, 34 |
| Jules Pelpel.          | 0, 29 |
| Ses fils.              | 0, 01 |

A Reporter. . . 9, 39

|                     |        |
|---------------------|--------|
| Report.             | 9, 39  |
| Léon Boiron.        | 0, 21  |
| Louis Dehelfort.    | 0, 32  |
| Le Lantibardanneur. | 0, 28  |
| Louis Garcel.       | 0, 33  |
| Marins Gérard.      | 0, 20  |
| Nobody.             | 0, 20  |
| Paul Doux.          | 0, 23  |
| Pierre Dechaud.     | 0, 30  |
| Tony Révillon.      | 0, 36  |
| Total.              | 12, 13 |

Aussitôt que nous aurons recueilli dix fois plus d'argent qu'il n'en faut pour payer les deux raccommodages, objet de la quête, nous nous empresserons d'envoyer la somme à son destinataire.

F.

## LE DIABLE

DE

## MARGNOLE

## LÉGENDE FANTASTIQUE LYONNAISE

PAR PIERRE DÉCHAUD.

IV

Scène interrompue faite d'entraine. Disparitions à propos des pieds de Notre-Seigneur.

Je n'avais pas prévu que le jour de l'Ascension je trouverais nez de bois à l'entrée de l'Enfer ; ce n'est pas que ce jour-là la porte fût fermée ; mieux, elle était enlevée.

L'intérieur est vide, calme, silencieux ; la flamme est immobile ; les laves congelées reposent en stratifications discordantes ; les métaux, passés au rouge-cerise, restent suspendus en larmes pâteuses aux angles d'immenses montagues granitiques, dans les rochers desquels on pourrait déjà planter un presson d'acier.

La marmite est seule au bureau de la présidence ; sur le bord est une poignée de fils de fer galvanisés : c'est une mèche des cheveux du président. Je cherche ; mon regard ne rencontre que mes yeux que me renvoient les surfaces cristallisées. Je tatonne autour de la rougeâtre obscurité ; mes doigts ne touchent que des murailles raboteuses dont les aspérités me risolent les ongles, ma tête se heurte aux colonnes de stalactites formées de concrétions de silicium. J'appelle d'une voix forte ; ma voix ne va pas plus loin que mes lèvres, je ne l'entends même pas, les échos sont morts, les gaz impondérables, subtils ou grossiers dorment d'un calme plat, aucune ondulation ne transporte au loin le son, le parfum, l'effluve.

Le Président, les démons, le feu, les vapeurs, tout est monté pour voir quel'un, la tête en haut, les pieds en bas ; pour voir, l'Ascension du Christ. Forcément il faut voir, n'y soit-on obligé que pour ne pas perdre son temps ; quand on n'a rien à faire on regarde, regardons.

A l'embouchure du pôle boreal, juste au trou où passe l'aiguille géométrique qui ne tourne pas, et autour de laquelle le monde tourne, je trouvais le ministre Margnole en observation, ou plutôt en faction.

C'est un des souptraux de notre République, me dit-il, dont je garde l'entrée, contre toute invasion.

Mais, lui répondis-je, de quoi avoir peur, puisqu'il n'y a personne ici-bas ?

C'est notre habitude de garder les choses qui ne servent à rien ou de rien.

C'est ridicule, ajoutais-je ; qui oserait comploter de voler l'enfer au profit de la terre, de mettre le dessous dessus, le dedans dehors ?

Justement nous craignons qu'on mette le dessous dessous, le dehors dedans. Nous sommes contents de notre Enfer, gardez le vôtre.

Au fait, ce serait toujours mêmes diables ; la chaleur et le froid sont une question d'altitude, les races, les mœurs sont une affaire de longitude.

Voilà précisément pourquoi nous préférons les lieux inférieurs. Quand il nous plaira vous descendrez jusqu'à nous, histoire d'une bonne tempête de flots incandescents ; mais sans recourir à cette mesure révolutionnaire, nous laissons au Temps, un grand diable muet, sourd et aveugle, quand il veut, qui voit, entend et parle quand il lui plaît, nous laissons au Temps le soin de votre conquête. Par lui vous viendrez chez nous lentement, mais fatalement, d'après la simple loi de la pesanteur ; par lui nous monterons chez vous de par la loi du plus grand nombre, qui fait que l'infiniment petit et nombreux avale le monstrueux. C'est une question d'époque, voilà tout, questions que les géologues ont résolues dans leurs calculs du refroidissement universel, que les philosophes ont élucidée par la physiologie. Et puis si nous gardons si bien les orifices de l'Enfer, c'est que nous aimons à jouer avec l'absurde qui assume son particulier, avec le paradoxe qui fait tomber l'équilibriste d'une manière ridicule et dangereuse.

Savez-vous, lui dis-je, que pour un diable vous n'êtes pas tant bête !

Le ministre Margnole ne répondit rien ; il regardait très-attentivement par le trou où passe l'axe géométrique qui ne tourne pas, parce qu'il faut bien quelque part une immobilité pour expliquer le mouvement. Je regardais aussi par la même gaine ; elle traversait la mer polaire, mer libre par la chaleur que lui envoi le milieu de la terre. L'épaisseur de l'eau, moins salée ici que sous l'équateur, faisait l'effet d'un jeu d'objectifs, on apercevait la Grande-Ourse, l'étoile polaire et des milliers de points scintillants comme des dragées d'or tombant dans un cornet.

Margnole me dit :  
— Tenez, voyez ! le voilà qui grimpe !  
— Qui ?... l'Ours ?  
— Non. Lui ; le fils... du bon Dieu.  
— Je ne vois rien.  
— Parbleu ! il ne reste plus que les pieds ; le corps est déjà dans les nues.  
— Les pieds ! C'est beaucoup.  
— C'est tout ! exclama Margnole.  
— Sans pieds, le ventre s'applatirait de faim, hasardai-je.

— La tête se désorienterait.  
— Personne n'avancerait.  
— Personne ne reculerait.  
— On deviendrait plante.  
— On mangerait du carbone, faute de pouvoir aller chercher du foin.  
— Mais on ne devrait rien à son bottier...  
— Qui ne pourrait pas aller vous demander de l'argent.  
— Mais on pourrait ramper alors.  
— Les reptiles vous distanceraient.  
— Ils deviendraient la tête de la création animale...  
— Dont l'homme serait l'abdomen !  
— Cependant, Margnole, vous admettez qu'en fait de reptiles, les vôtres ne peuvent exister sans pieds.  
— Si vous faites encore un calembourg, je vous flanque le mien quelque part !  
— Sans pieds, vous ne le pourriez pas.  
— Un seul me suffit.  
— Et quand vous l'aurez levé, sur quoi vous appuierez-vous ?  
— Sur mon bon droit.  
— Qui se casse le cou, comme tout ce qui n'est pas d'a-plomb.  
— Le droit ne se casse rien. Savez-vous, reptile terrestre, ce que c'est que le droit ?  
— Non, mon cher Margnole.  
— Le droit d'un homme, c'est celui des autres.

— Ah oui ! C'est juste... comprends pas bien, cependant.  
— Le droit, espèce d'abruti, c'est la faculté qu'a tout bipède de ne pas pouvoir s'échapper son pied au derrière de quelqu'un. Avez-vous saisi ?  
— Parfaitement. Seulement depuis que vous m'insultez, mon cher Margnole, les pieds de Notre-Seigneur ont disparu, et je ne vois plus rien.  
— Pardon, enfant de la terre, on voit encore le bout des doigts des apôtres, sur la paroi de cet orifice.  
— Effectivement.  
— C'est ce qui vous prouve, ignorantissime ganache, qu'on peut marcher sur les mains, faute de pieds.

— Et que la nature humaine participe de la mousse, de l'algue, du coquillage, du poisson, du serpent, du bipède, du quadrupède...  
— Du quadrupède.  
— Et du singe à queue penante, ce qui lui permet de se livrer à divers exercices de balacéire.

— Seulement il est le roi de tout cela.  
— Enfin, et en définitive, il n'est point mal que nous ayons des pieds et des mains.

— Certes, oui ; les uns pour emporter ce que les autres ont pris. Mais je m'aperçois que, pendant que nous bavardons, l'ascension s'est terminée et que nos diables vont rentrer en foule se réchauffer. Je vous attends à la première séance infernale ; ce sera un cyclone d'éloquence. Et je pris congé du Diable Margnole qui, mettant sous le bras son portefeuille blindé comme un monitor américain, s'en fut s'asseoir au banc des ministres.

(La suite au prochain numéro.)

## REVUE ANECDOTIQUE

La *Navette de Tarare*, à propos de la session de la Cour d'assises de Gap, qui n'aura pas lieu faute d'affaires, prend un ton sérieux auquel elle n'est pas habituée, et entre dans des considérations excessivement justes.

Si l'on prend la peine d'examiner la place des Hautes-Alpes sur la carte de l'instruction primaire on reconnaît que si ses habitants sont généralement peu fortunés, ils sont assez bien dotés sous le rapport de l'instruction.

Si l'on examine la carte dressée par Parent-Duchâtel, on constate que les Alpes n'ont jamais eu de fille inscrite à Paris. Nous avons donc raison de dire souvent avec Leibnitz : « Donnez-nous l'instruction publique et nous changerons la face du pays. »

Nous avons donc mille fois raison de dire et d'écrire sur tous les tons : — « Ce que vous donnez à l'instituteur, vous l'économisez sur le geolier, sur le gendarme et le garde-chiourme. — « Ce que vous donnez à l'instruction, vous l'enlevez au vice et au crime. — Ce que vous donnez à

l'hygiène sous toutes ses formes, vous l'enlevez à la maladie. » — Intelligence saine dans un corps sain, — que ce soit la l'idée des instituteurs et des législateurs du peuple !

X

Un bon journal littéraire de plus à Lyon : la *Verge*.

Allons, tant mieux ! Décentralisons mes bons amis et faites toujours de l'esprit dans ce goût-là :

I.

Il nous faudrait un Frère-Orban.  
C'est la le talent qui nous manque.  
Ministre du peuple, à son banc  
Il nous faudrait un Frère-Orban.  
A Bancel battons un bon ban ?  
Pour banqueter à notre banque  
Il nous faudrait un frère, or Bancel a le talent qui nous manque.

II.

François-Vincent Raspail à son  
Tour se présente, et Raspail à ce  
Défaut de voir le paillasse.  
Du voisin, sans voir sa paillasse.

X

Du même cru à propos de l'interdiction qui pèse depuis quelques jours sur le *Vengeur*, chant patriotique dont nous parlait l'autre jour mon ami Jolér...

Au Casino — M. Guillaud, un nouveau-venu, interprétait le *Vengeur* d'une façon remarquable ce qui lui valut de chaleureux applaudissements.

La censure jalouse de ce succès a supprimé le *Vengeur*. Espérons, néanmoins, qu'il ne sera pas interdit de le chanter en famille.

Au contraire, espérons qu'il sera interdit de le chanter en famille, de cette façon-là nous l'y chanterons avec cent fois plus de plaisir.

X

Je voudrais bien savoir si les Français se croient encore le peuple le plus spirituel de la terre. Ce serait drôle, et je n'hésiterais pas à déclarer maître Hervé le plus spirituel des Français. Un correspondant parisien du *Marseillais* donne comme échantillon du petit Faust ces quelques lignes qui font éclater de rire toute la salle :

Valentin

Quand le soldat part pour la guerre  
Il embrasse son père !

Le chœur

Mais s'il n'a pas de père ?

Valentin

Il embrasse sa mère !

Le chœur

Mais s'il n'a pas de mère ?

Valentin

Il embrasse son frère !

Le chœur

Mais s'il n'a pas de frère ?

Valentin, après avoir exprimé en quelques mots l'ennui de ces interruptions :

Il se contente alors d'embrasser sa carrière !  
Comment ! vous ne riez pas ! J'ai été obligé, pendant une heure, de tenir le ventre à Castor, mon chien, qui avait eu le malheur de fourrer le museau sur cette prose.

Riez donc ! Riez donc !

X

Poney tient Jantet ; il ne le lâche plus.

— Je veux aller au Concile oecuménique, dit-il, et quand la séance sera orageuse, je me charge de tout calmer aussi promptement qu'un machiniste laisse échapper l'excès de vapeur qui gonfle sa chaudière.

— Et quel titre demanderais-tu pour cela, hasarda Jantet abruti.

— Moi, répond Poney, je demande à être *sous-pape*.

C'est Lucien qui ne riait plus ; mais c'est Poney qui était content.

ALBERT DUNOIS.

Le concours d'admission gratuite à l'Ecole de chant et de déclamation lyrique, dirigée par M. Holtzem, aura lieu le jeudi 13 mai, à 1 heure précise, dans la salle Philharmonique, quai Saint-Antoine, 30.

## PETITE CORRESPONDANCE

GUINCHER, *canus* — Merci de votre bonne lettre. Bonne chance à votre entreprise littéraire.

AL. HEIN : — Entendu et compris ; vous avez de l'esprit dans les détails (?) On insérera le sonnet... toutes les fois qu'il sera actuel et local, sur les gens ou sur les choses de Lyon.

Le Gérant : J.-N. CLEIC.

Notre confrère et ami Ernest Capitan vient d'être victime d'une assez malpropre agression de la part d'un... papier anonyme, qui, nous avons le regret de le constater, se confectionne chez M. Aimé Vingtrier, l'imprimeur du *Courrier de Lyon*. En même temps que lui, l'*Avant-Garde*, en corps, était traitée aussi lâchement par le stylet crasseux de certains prévôts de police.

Si un homme insulté doit répondre, il est de la dignité d'un journal honnête de rester au dessus de viles insultes et de garder le silence.

Ainsi l'a jugé avec nous M. E. Capitan ; c'est pourquoi — en présence de l'anonymat persistant des burliers du susdit papier (disons que notre confrère a offert et offre encore son nom à quiconque désire le connaître) en présence de l'anonymat, disons-nous et afin que l'*Avant-Garde* restât absolument étrangère à cette... il a pour sa réponse à un journal lyonnais, la *Verge*.

M. Edouard Noël et Abel l'eyronton, également attaqués, s'associent aux paroles de leur ami.

Jules FRANTZ.